

ARGUMENTS

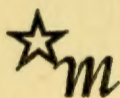
56

JEAN BEAUFRET

**DIALOGUE
AVEC HEIDEGGER**



PHILOSOPHIE GRECQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

JEAN BAUBREY

À Madame Hannah Arendt,
en respectueux hommage,
Jean Baubrey.

DIALOGUE
AVEC HEIDEGGER

Paris le 16 février 1973

LES ÉDITIONS DE MINUIT

DU MEME AUTEUR

LE POÈME DE PARMÉNIDE, P. U. F., 1955.

INTRODUCTION AUX PHILOSOPHIES DE L'EXISTENCE, Denoël, collection « Médiations », 1971.



DIALOGUE AVEC HEIDEGGER.

I. Philosophie grecque.

II. Philosophie moderne (*à paraître*).

III. Approche de Heidegger (*à paraître*).

JEAN BEAUFRET

DIALOGUE AVEC HEIDEGGER

PHILOSOPHIE GRECQUE



ARGUMENTS

56

LES ÉDITIONS DE MINUIT

plus pacifiante »¹⁶. Un tel destin ne sera pas la fin du conflit, celui que Hölderlin nomme dans *Empédocle* « le conflit des Amants », mais la fin peut-être du conflit comme combat.

Dans le deuxième tome de votre *Nietzsche*, dont la traduction en français, semble-t-il, peut attendre¹⁷, vous évoquez énigmatiquement sous le nom de *Grundstellung* la possibilité, pour l'homme d'Occident, d'un tout autre site que celui que lui définit jusqu'ici sa situation métaphysique. Laissez-moi répéter sans commentaires vos propres paroles : « La situation fondamentale dans laquelle s'achève l'ère de la métaphysique occidentale entre à son tour dans un conflit tout autre. Un tel conflit n'est plus le combat pour la domination sur l'étant... Il est le débat entre la puissance de l'étant et la vérité de l'être. Préparer ce débat est le but le plus lointain de la méditation ici entreprise »¹⁸.

Comment ne pas penser alors au « but précurseur » qu'était, pour *Sein und Zeit*, l'interprétation de l'être dans l'horizon du temps ? Comment ne pas pressentir, dans le but précurseur que vous vous définissiez alors à partir d'une méditation d'Aristote, l'annonce déjà du but le plus lointain, si tout le sens de *Sein und Zeit* est de dire le *Là* dont chacun de nous est l'homme, avant d'être l'homme d'un parti, d'une église, d'une nation, d'un métier, gardien qu'il est d'une proximité plus originelle que celle qui résulte du raccourcissement technique de toutes les distances ? C'est vers cette proximité que, sans nullement changer de place, vous vous acheminez depuis plus de quarante ans, non pas, dites-vous, « avec la prétention de l'esprit prophétique », mais dans la lumière peut-être « d'une aube encore hésitante »¹⁹. A une telle proximité appartiennent non seulement les deux « peuples voisins » que nomme *Wege zur Aussprache*, ceux qui sortent de la parole grecque, mais, en dépassement de la parole grecque, même les peuples les plus lointains et qu'il nous est pourtant destiné d'apprendre à rencontrer en leur lointain, car disiez-vous un jour à la *Hölderlin Gesellschaft* réunie à Munich, il n'est aujourd'hui plus possible au *Là* de demeurer « dans son isolement occidental ». Mais comment un dialogue peut-il s'ouvrir, « de maison à maison »²⁰, avec ceux qui habitent une tout autre maison que la nôtre ? Comment nous dépayser jusqu'à eux si nous ne sommes pas préalablement devenus capables de nous dépayser jusqu'à nous-mêmes, jusqu'à la provenance dont nous sommes essentiellement ? Si tu prétends entendre l'autre, sache d'abord devenir qui tu es. Γένοι' οἷος ἐσσι μαθῶν²¹. Tel

16. *U. z. S.*, p. 55.

17. Cette traduction devait paraître en 1971.

18. *N.*, II, 262.

19. *S. G.*, p. 171.

20. *U. z. S.*, p. 90.

21. *Werde der du bist*, traduit Nietzsche.

est le secret qui porte le dialogue de Leibniz avec Descartes. Tel fut le chemin de Hölderlin et celui de Cézanne. Tel est dès l'origine le vôtre.

Pour en revenir aux deux « peuples voisins », qu'il me soit maintenant permis de noter un secret de leur voisinage. Vous parliez en 1937 de Descartes et de Leibniz, montrant en quoi toute la pensée de Leibniz est, dans son fond, son débat avec Descartes. C'est par ce débat seulement que Leibniz est devenu lui-même. Peut-être faut-il ici renverser le rapport et se demander si et comment Descartes aurait pu devenir celui qu'il est sans la méditation résolument critique de Leibniz. A Descartes se rattache, avant Leibniz, outre le retournement pascalien qui, comme tout *anti*, adhère essentiellement à ce qu'il contredit, Malebranche et Spinoza. Ni l'un ni l'autre ne sont pleinement d'accord avec Descartes, mais c'est de Descartes qu'ils tiennent, sous le nom de *Méthode*, la « ligne de faite spirituelle » (Nietzsche) de leurs philosophies. Ils ne diffèrent de Descartes — disait en 1915 Maurice Blondel, dont, lors de votre premier séjour à Aix, vous avez voulu saluer la mémoire — que par une *intuition* (le mot était alors à la mode) ou plutôt, disait-il avec plus de prudence, par une *intention*. L'intention de Malebranche, « philosophe chrétien », est toute augustinienne. Celle de Spinoza regarde à une théologie bien différente. Mais, sous la différence des intentions théologiques, l'ontologie demeure, dans son fonds et pour l'essentiel, cartésienne. Avec Leibniz au contraire perce une expérience originale de l'être même. C'est de là seulement que, commençant en philosophe, il finit en théologien. Dès lors s'allume un *conflit* essentiel là où Malebranche et Spinoza s'étaient bornés à *combattre* Descartes sur certains points. Et c'est sur la base d'un tel conflit que Descartes est transmis à Kant, puis à Hegel, Hegel disant enfin au monde entier qui est Descartes, à savoir « un héros ». Les Français ont ainsi, bon gré mal gré, reçu d'Allemagne une mesure inconnue de Descartes à laquelle il leur a bien fallu se résigner. C'est non moins d'Allemagne qu'est réfléchie jusqu'à Valéry cette « Vue de Descartes » qu'en 1937 il propose au congrès où vous étiez absent. Il la reçoit, non pas de Hegel, mais de Nietzsche. Non de ce que Nietzsche avait dit de Descartes, qui est fort peu de chose. Mais du pressentiment que c'est dans la lumière de Nietzsche que Descartes apparaît comme celui qu'il est. Sans parler de Cézanne que j'appris à connaître à Berlin, peut-être ne serait-il pas excessif de dire que certains au moins des Français ne sont devenus pleinement eux-mêmes qu'à partir d'un séjour en domaine allemand.

Lentement a paru naître en vous la pensée que le rapport peut-être de votre propre pensée avec la France et les Français était

chose essentielle — plus essentielle sans doute que d'autres rencontres européennes ou mondiales. La merveille fût ici que quelques-uns d'un peuple apparemment frivole se soient mis au travail pour mieux entendre une parole qui dès l'abord leur paraissait bien étrangère. Certains s'en étonnent encore, qui ne sont pas toujours de vos amis. Ce qu'un petit nombre apportait dans sa tentative d'écoute n'était pourtant pas un besoin d'exotisme, mais tout simplement « la singularité d'être français », comme disait un jour l'un de mes plus vieux et plus chers amis, qui n'a cependant jamais trop bien compris ni pourquoi ni comment *Sein und Zeit* avait bien pu devenir mon livre de lecture. Les plus pressés avaient cru trouver de votre côté des « nouveautés philosophiques ». D'autres étaient allés déjà plus loin que la curiosité. Vous n'étiez pas pour eux un philosophe. Encore moins un professeur. Mais peut-être un simple maître d'école qui, dans le livre de la Philosophie, leur aurait pour la première fois enseigné à rassembler des lettres, à former des syllabes, à épeler enfin des mots. Ils sont alors entrés dans la longueur des années d'apprentissage. Par-là, aucun d'entre eux ne ressemble en quoi que ce soit à Leibniz lecteur de Descartes. Aucun conflit encore ne commence à poindre au niveau de l'essentiel. C'est bien plutôt vous qui, l'an dernier au séminaire du Thor, nous disiez à propos de Hegel — c'était le 5 septembre — que toute pensée authentique comportait une limitation essentielle. C'est seulement, ajoutiez-vous, quand on voit les limites qu'on voit le grand penseur. Et, vous tournant alors vers nous tous : « Quand vous verrez mes limites, vous m'aurez compris. Je ne puis les voir. »

Peut-être, songions-nous, est-ce un signe des temps qu'une pensée de pointe, inapparente à la plupart, ait pu cependant prendre tant d'avance en se disant, en se laissant se dire, non comme Hegel, devant le « mauvais infini » seulement, mais devant le *μετά* de la métaphysique elle-même, que la tâche de la pensée lui demeure encore inconnue : *indem über dies Hinausgehen nicht selbst hinausgegangen wird* (W. d. Logik, édition du Jubilé, I, 164). De plus téméraires ont cru pouvoir ici vous imputer à contresens une entreprise de « dépassement de la métaphysique », même si vous précisez aussitôt qu'une telle locution n'est jamais employée par vous qu'« auxiliairement » (V. u A., p. 71). Ce n'est pas en effet vers un tel « dépassement », mais en sens inverse, vers ce que vous nommez le *Schritt zurück aus der Metaphysik*, le pas qui rétrocede de la métaphysique en s'en dégageant que, dès le départ, vous faites signe. Un tel retrait n'est à son tour possible que le regard posé sur ce que Hölderlin nomme : *das Geringe* — nous pourrions dire en français : le presque-rien. Mais l'attention au *μικρόν* est ici tout

le contraire de ce que Platon repoussait sous le nom de *micrologie*. Dans le « presque rien », ce par quoi nous sommes « concernés » (*ereignet*) n'est pas l'amointrissement du *Kleines*, mais l'étincellement du *Kleinod*, du *κρσμος*, du joyau, dont les prouesses du monde de la technique moderne sont certes le retrait, mais non l'abolition.

Qu'il soit de l'essence du joyau, où l'on entend vibrer à la fois le latin *jocari* et peut-être *gaudium*, le jeu et peut-être la joie de l'être, de pouvoir devenir la « moindre des choses », celle qui se dérobe dans l'inapparence de l'insignifiant, c'est l'affaire de l'être, non la nôtre. *Rien n'est plus propre à l'éclosion que le retrait*. Mais le joyau inapparent que la tâche de la pensée est de sauver en le pensant, peut-être nous est-il avant tout la langue que chacun de nous parle sans y penser. A nous donc de tenter d'apprendre notre propre langue, d'entendre ce qu'elle nous dit, de la parler comme elle parle. Voilà, si le destin est que votre propre chemin passe par la France, ce que quelques Français ont appris de Heidegger.

C'est pourquoi, au terme de ma réponse à votre lettre de 1937, celle où vous nommiez en Leibniz dans son rapport à Descartes « l'un des plus allemands des penseurs de l'Allemagne », qu'il me soit permis en retour de donner la parole au plus français peut-être des poètes français, celui dont la grandeur, aux yeux mêmes des Français, demeure encore inapparente, parce qu'elle recèle peut-être le *joyau* de la poésie française. Son nom est Jean de la Fontaine. Au cinquième livre des *Fables*, il en est une, la seizième, qui a pour titre « Le Serpent et la Lime ». On pourrait lui donner pour sous-titre : « Heidegger et la critique. » La voici sans nul commentaire.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger
 (C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage),
 Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
 N'y rencontra pour tout potage
 Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
 Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :
 « Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
 Tu te prends à plus dur que toi.
 Petit Serpent à tête folle,
 Plutôt que d'emporter de moi
 Seulement le quart d'une obole,
 Tu te romprois toutes les dents.
 Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
 Vous vous tourmentez vainement.
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
 Sur tant de beaux ouvrages ?
 Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

ou non, il faut en effet, disait Leibniz, qu'elles aient quelque chose de commun sur quoi elles puissent se contredire ou non. Dans ce qu'il nommait au contraire le *disparate*, la contradiction n'est même pas possible. Entre le théorème de Pythagore et : *la guinguette a fermé ses volets*, il n'y a ni contradiction, ni non-contradiction. On est dans le disparate. Il n'y a pas non plus à chercher si le principe de Carnot est contradictoire ou non avec la première strophe de la *Marseillaise*. Philosophie et Révélation seraient donc disparates au sens de Leibniz ? Peut-être. Ce qui, en tout cas, nous est révélé dans la foi tient d'un bout à l'autre sur le plan de *l'étant* et ne relève en rien de la question de *l'être*, qui est la question à partir de laquelle seulement la philosophie peut avoir des nouvelles du divin. Le Dieu de la Révélation s'annonce au contraire directement. « Je suis qui je suis », dit-il à Moïse. Cela ne veut nullement dire, comme le croyait saint Thomas : ce que les Grecs cherchaient sous le nom d'être, c'est moi. Le dernier mot ici pourrait bien revenir à Nietzsche quand il dit dans un aphorisme de *Par-delà le bien et le mal* : « C'est vraiment du raffinement que Dieu ait appris le grec, ayant résolu de se faire écrivain — et qu'il ne l'ait pas mieux appris. »

Le moment est quand même venu de conclure. Conclure, c'est encore une fois revenir au sujet. Le sujet était : la naissance de la philosophie. Peut-être est-il devenu plus insolitement clair que la philosophie n'est pas une nécessité éternelle qui, depuis toujours, aurait accompagné la marche de l'homme sur la terre, mais qu'elle a une naissance, un pays de naissance, un berceau. C'est sur les rives d'Ionie et tout aussi bien d'Italie qu'elle naquit un jour, méditerranéenne, avant de venir, vers le soir du monde grec, habiter l'Attique où elle ne fut pas trop bien reçue, si l'on en juge du moins par le bannissement d'Anaxagore, arrivé le premier d'Ionie à Athènes, mais qui dut repartir malgré l'amitié de Périclès, et, un peu plus tard, par la mort de Socrate, qui lui fut un exil encore plus radical. C'est que les Athéniens n'aimaient pas beaucoup la philosophie. Ils avaient plutôt, comme on dit, la « mentalité ancien combattant » des guerres médiques et autres. C'est bien pourquoi Socrate fut accusé de corrompre la jeunesse, c'est-à-dire les futurs anciens combattants. Les Athéniens n'avaient d'ailleurs guère eu le temps de s'habituer à la chose car, en Grèce, disait Schelling, « tout marche avec une rapidité incroyable ». Si en ce qui nous concerne tout commence en effet au V^e siècle avec la parole à bout portant qui fut celle d'Héraclite, c'est pour finir avec Aristote, un peu plus d'un siècle après, mais dans une transformation, nous l'avons vu, si décisive du point de départ initial qu'on ne peut pas ne pas s'en émerveiller.

TABLE DES MATIERES

NOTE SUR LES ABREVIATIONS	7
AVANT-PROPOS	9
LA NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE	19
HERACLITE ET PARMENIDE	38
LECTURE DE PARMENIDE	52
ZENON	86
NOTE SUR PLATON ET ARISTOTE	93
ENERGEIA ET ACTUS	122
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	147